

Costa Rica : apprendre à dire "non"

Autor(en): **Merlach, Eveline**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **79 (1991)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-279786>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Costa Rica: apprendre à dire « non »

Comment secouer l'autorité des hommes et de l'Eglise? Une psychologue suisse raconte.

S'il n'appartient de loin pas à la catégorie des pays dits développés, le Costa Rica offre néanmoins à ses habitants un niveau de vie que d'autres pays du tiers monde peuvent lui envier: la population est en général bien alimentée et depuis que le pays n'a plus d'armée (c'est-à-dire depuis 1948) l'Etat a beaucoup investi dans la santé, dans l'instruction publique et dans les grands services comme l'eau et l'électricité.

La situation des femmes, cependant, y reste nettement plus difficile que dans nos sociétés occidentales «avancées». Certes, quelques-unes, issues des familles les plus puissantes du pays, occupent, grâce à leur origine, des postes importants (il y a des femmes ministres) et jouissent d'une liberté réelle dans la gestion de leur vie, mais pour la majorité d'entre elles la réalité quotidienne est marquée par l'exploitation économique, le harcèlement sexuel sous toutes ses formes et le poids des valeurs religieuses, dans une société où la séparation entre l'Eglise et l'Etat reste théorique.

La maman ou la putain

« Ici, dit Ursula Hauser, psychologue et psychanalyste suisse installée au Costa Rica, on pourrait dire que la femme n'a le choix qu'entre le rôle de mère sacrifiée, presque de sainte, et le rôle de putain. Une femme active devient vite une mégère, une folle, une personne bizarre. Une femme qui cherche simplement sa liberté, un espace pour se réaliser, entre vite dans la catégorie des anormales ou des prostituées. »

Ursula Hauser exerce sa fonction de thérapeute auprès des femmes de la classe moyenne («celles de la classe dirigeante ont d'autres moyens pour résoudre leurs difficultés, elles ont de l'argent, elles peuvent aller se faire soigner discrètement à Miami!»). Ce sont elles qui sont frappées



«Une femme qui cherche un espace de liberté, c'est une folle ou une prostituée».

de plein fouet par la discrimination dans le monde du travail: «Soit on n'offre pas les postes aux femmes, soit on exige d'elles certains services supplémentaires, soit on les licencie si elles sont enceintes. Dans ce dernier cas, elles ont droit à quatre mois de salaire, mais seulement si elles travaillaient depuis plus de trois mois, et les patrons s'arrangent pour renouveler constamment leur personnel...»

FS – Quels sont les problèmes psychologiques que ces femmes ont à résoudre?

UH – Les femmes ne protestent pas. Dans toute leur socialisation, on leur apprend à se taire, à bien se comporter, à être toujours aimables, à sourire, à ne jamais dire non, bref à être soumises. On sent tout le poids de l'Eglise catholique. Celles qui disent non ressentent une telle culpabilité qu'elles en tombent malades: elles ont des ulcères d'estomac, des migraines, toutes sortes d'allergies psychosomatiques, des dépressions, enfin des symptômes d'un

conflit intérieur. Elles veulent rompre une règle et elles s'en pussent aussitôt.

La complicité du silence

Par exemple, à la campagne, il y a beaucoup d'alcoolisme, de violence et d'inceste. Mais ni les mères ni les filles ne disent rien face à un père abusif, il y a entre elles une complicité du silence. C'est seulement maintenant que des féministes – qu'on qualifie d'anormales, de lesbiennes, etc. comme on l'a vu avant – commencent à dénoncer cet état de choses dans les journaux, à la télévision, pour soutenir les femmes qui disent non.

FS – Quelle aide leur offrez-vous?

UH – Je voudrais parler d'un travail auquel j'ai participé dans le cadre d'une institution appelée «Femme et Famille», qui s'adressait aux femmes d'une communauté villageoise. Elles étaient une cinquantaine, entre 20 et 60 ans, et nous

avons organisé des psychodrames ensemble, qui reflétaient généralement les conflits auxquels elles avaient à faire face chez elles. Par exemple, il y en avait une qui souffrait d'asthme. Elle utilisait son asthme pour ne pas sortir de chez elle, alors qu'elle en avait très envie mais qu'elle n'osait pas. Elle se protégeait avec son asthme de quelque chose dont elle avait très peur. Sortir signifiait enfreindre une règle, car elle avait appris pendant toute son éducation qu'une femme doit rester chez elle et ne pas courir les rues. D'autres utilisaient leurs migraines ou d'autres affections pour refuser des rapports sexuels. Il faut dire qu'il y a une méconnaissance générale du sexe chez les hommes comme chez les femmes. Avant le mariage, le flirt, la coquetterie, les rapports tendres sont courants. Mais après le mariage, le sexe se résume souvent à occasionner des maternités, il n'est plus vraiment source de plaisirs, surtout pour les femmes pauvres. Elles disent souvent : «Je préfère qu'il me laisse tranquille!» Dans mon groupe de femmes, plus de la moitié avaient eu au moins 10 enfants!

FS – Comment avez-vous procédé?

UH – Ma méthodologie est d'origine psychanalytique: elle part du constat que tout comportement maladif ou conflictuel a une histoire et qu'une partie de cette histoire est inconsciente. Nous avons beaucoup de désirs et de pulsions agressives en nous, il faut les amener au grand jour pour résoudre certains problèmes. A travers le théâtre ou le psychodrame, on peut faire parler la personne de ce qui la tourmente, mais aussi la faire agir. Le groupe de thérapie qui l'entoure lui offre des partenaires.

Dans le cas de la femme qui avait de l'asthme, en creusant plus profondément, on est arrivé à un conflit qui l'opposait à sa mère.

Mères et filles

Je pense qu'il est tout à fait fondamental pour les féministes de travailler sur le sujet des rapports entre mères et filles. En effet, la mère a été notre premier objet d'amour, mais nous devons nous en détacher pour acquérir notre autonomie. Les garçons n'ont pas cette difficulté car, dès le départ, la mère est dans le sexe opposé. Ensuite, la mère est aussi l'autorité répressive.

FS – Et le père?

UH – Le père est absent. Ou plutôt, il est présent quand les enfants sont tout petits, il les porte, leur parle, les embrasse, il est proche, physiquement parlant, c'est une tradition latine. C'est tout à fait différent de ce qui se passe en Suisse, où un homme ne sait souvent pas quoi faire avec un bébé dans les bras! Mais dès que la petite fille manifeste son Œdipe, essaie d'attirer son attention, le père est très embarrassé, il a même honte – je le sais par les quelques patients hommes que j'ai – et il se détache d'elle. Il ne sait pas quoi faire avec la sexualité de la petite fille, il ne sait pas



«Celles qui veulent rompre la règle s'en punissent aussitôt.»

quoi faire avec la sexualité de la femme en général. De son côté, la femme ne se connaît pas non plus.

FS – Cette méconnaissance généralisée de la sexualité est un point crucial?

UH – Absolument. Après le mariage, les femmes se plaignent que les hommes ne s'intéressent plus à elles dès qu'elles ont des enfants et se cherchent une amante. Il faut dire que nous autres femmes – et je ne m'exclus pas – nous avons tendance à tout attendre sexuellement de l'homme: qu'il nous conquière, qu'il fasse les approches, qu'il suggère son désir. Nous avons peur, honte ou culpabilité de manifester notre propre désir, nos fantasmes sexuelles. En plus, ici, il y a le conflit créé autour du planning familial.

Le Pape est contre, mais l'Etat a bien diffusé les techniques de contraception. Les femmes mariées prennent la pilule, en ville comme à la campagne, mais elles en sont mal à l'aise parce qu'elles violent un interdit religieux. Les femmes de la classe moyenne cherchent un peu plus leur plaisir. Mais elles subliment beaucoup en consommant des vêtements, des coiffures montrées à la télévision, en étant de parfaites Barbie.

L'appui de la communauté

Les féministes se recrutent dans cette même classe, et ensemble nous essayons de trouver le moyen de rendre plus manifestes nos désirs, nos projets de vie. C'est presque sadique, étant donné les circonstances économiques.

Comment dire aux femmes: «Rompez votre dépendance des hommes!»? Que vont-elles faire après? Comment vont-elles subvenir à leurs besoins? C'est pourquoi

nous leur conseillons plutôt de chercher appui dans leur communauté, de rompre leur isolement, de parler avec une amie, avec d'autres femmes, ce qui est déjà un grand effort pour elles, car ici on ne leur parle pas de ce qui se passe à l'intérieur des familles.

A la campagne, la seule distraction est la télévision. Les femmes regardent toutes les feuilletons télévisés et s'identifient à leurs héroïnes irréalistes, si loin de leur vie quotidienne. D'où un grand découragement et une véritable haine parfois contre leurs propres filles, jeunes et fraîches, avec leur attrait sexuel intact, alors qu'elles ont perdu le leur.

Le psychodrame a bien montré cette incompréhension totale entre mères et filles. Nous aimerions multiplier ces expériences, mais l'argent manque. Nous avons fait une vidéo que nous montrerons à d'autres communautés, en attendant de pouvoir répéter l'exercice *in vivo*. Nous avons tous et toutes travaillé bénévolement dans cette expérience pour faire avancer la cause des femmes.

La tâche est énorme, car il s'agit de soigner, prévenir, apprendre et conscientiser. Et aussi de former un personnel adéquat. Il y a pas mal de psychologues formées aux Etats-Unis selon la méthode «sensitivity training», mais c'est une méthode très directive, très manipulatrice à mon avis, qui dit quoi faire et ne pas faire. Je pense que les femmes doivent trouver leur chemin par une réflexion sur elles-mêmes, sinon on retombe dans un système colonisateur. Elles doivent arriver à se poser elles-mêmes les questions: «Qui sommes-nous? pourquoi sommes-nous ainsi? et peut-être faire le saut jusqu'au qui désirons-nous être? que faut-il changer?»

Propos recueillis par
Eveline Merlach